

## Amartya Sen, l'arpenteur du bonheur LE MONDE, 5 février 2008

S'il avait été français, il n'aurait pas voté pour Nicolas Sarkozy, mais "pour Ségolène Royal. Et j'aurais encore mieux aimé Dominique Strauss-Kahn". Aux prochaines élections britanniques, il donnera sa voix à Gordon Brown. Amartya Sen, 74 ans, Prix Nobel d'économie, qui a mis ses compétences au service de M. Sarkozy, est lui aussi un adepte de l'ouverture.

Parcours1933

Naissance à Santiniketan, en Inde.

1971

Il quitte l'Inde définitivement, mais conserve sa nationalité.

1998-2004

Recteur du Trinity College à Cambridge (Royaume-Uni).

1998

Obtient le prix Nobel d'économie.

2004

Reprend ses enseignements en philosophie et en économie à Harvard.

2008

Participe à la commission chargée de réfléchir à la mesure de la croissance.

Cet Indien de gauche - qui se partage entre l'Angleterre, les Etats-Unis et son pays d'origine - n'est pas un dogmatique. Plutôt un vieux sage. Amoureux du débat et du dialogue, il veut d'abord faire avancer ses idées. Et l'un des grands combats de sa vie aura été de faire reconnaître que les statistiques - notamment celle du produit intérieur brut (PIB) - ne reflètent ni le développement d'un pays ni le bien-être de ses habitants. Il a créé l'indice de développement humain (IDH), reconnu par l'ONU, qui intègre, en plus de la richesse nationale, l'état de santé de la population et son taux de scolarisation.

Voilà pourquoi, lorsque, le 6 janvier, son vieil ami Jean-Paul Fitoussi, président de l'Observatoire français des conjonctures économiques, lui téléphone - comme à l'Américain Joseph Stiglitz (64 ans), un autre Nobel, qui dirigera les travaux -, il n'hésite pas. Oui, il participera à la commission que souhaite créer le président français pour réfléchir à une nouvelle manière de mesurer la croissance. M. Fitoussi raconte : "Henri Guaino (la plume de M. Sarkozy) m'a contacté pour me parler de la requête du président. M. Sen m'apparaissait comme une évidence."

Deux jours à peine après ce coup de fil de M. Fitoussi à M. Sen, lors de sa conférence de presse du 8 janvier, M. Sarkozy annonce la constitution de cette nouvelle commission. Le président baisse dans les sondages, la grogne sur le thème du pouvoir d'achat monte. Espère-t-il calmer les esprits en confiant une mission à l'icône des altermondialistes qu'est M. Sen et au néo-keynésien de choc qu'est désormais M. Stiglitz, l'ancien chef économiste de la Banque mondiale devenu

contempteur de la mondialisation ?

"Je ne vois pas très bien ce que MM. Sen et Stiglitz vont faire dans cette histoire", juge Daniel Cohen, vice-président de l'Ecole d'économie de Paris et grand admirateur de l'économiste indien. "Je ne sais pas quel est le calcul de M. Sarkozy, qui est un politicien hors pair", répond M. Sen. "Pour moi, l'enjeu est réel." L'économiste veut construire un nouvel indicateur pour évaluer finement le bien-être des pays riches : "L'IDH est une construction grossière mais il fonctionne bien pour les pays pauvres. Pour les pays riches, il ne permet pas une analyse fine."

On retrouve ici l'un des dadas de M. Sen et l'un de ses apports majeurs à la théorie économique : l'important n'est pas la valeur absolue, mais la valeur relative. La pauvreté ne se mesure pas en niveau de revenu mais par rapport à son environnement. Etre analphabète dans un village où tout le monde l'est n'est pas un drame ; dans un pays riche, ça l'est. Les détracteurs de M. Sen - qui l'appellent avec ironie "la Mère Teresa de l'économie" - dénoncent le simplisme de sa pensée. Le "Nobel des pauvres" pointe, lui, l'assise scientifique de ses travaux et leurs implications en matière de politique publique.

Avec un tel bagage théorique, M. Sen aurait pu être happé par la politique. Mais l'homme, s'il se veut intellectuellement subversif, n'a jamais sauté le pas. Il intervient régulièrement dans le débat public indien - c'est pour être légitime à le faire, d'ailleurs, qu'il a gardé sa nationalité indienne, alors qu'il a quitté son pays en 1971 -, mais il n'a jamais souhaité aller au-delà de ce rôle d'agitateur intellectuel, même si plusieurs gouvernements indiens lui ont fait des propositions. "Je veux rester libre. Et, si j'ai accepté de travailler pour M. Sarkozy, c'est aussi parce que je ne suis pas français."

Il y a autre chose : M. Sen adore l'université et le monde des idées. Viscéralement. A 13 ans, il avait déjà décidé d'y consacrer sa vie. Comme son père, qui était professeur de chimie, et son grand-père, qui enseignait le sanskrit.

Il est né sur un campus. Et y a passé sa vie. Il a étudié à Calcutta avant d'être admis, après un désistement, au très sélect Trinity College de Cambridge, celui de Newton ou de Byron. Il enseignera ensuite dans des établissements aussi prestigieux que la London School of Economics ou Oxford. A Harvard, il occupe encore deux chaires, l'une d'économie et l'autre de philosophie. Une double casquette rarissime. "C'est une personnalité rayonnante", juge Monique Canto-Sperber, directrice de l'Ecole normale supérieure.

"Ma rage s'est transformée en curiosité intellectuelle", dit-il. Car le petit Amartya, même s'il est issu de la classe moyenne supérieure indienne, n'a pas été épargné par la vie. Né en 1933 au Bengale, il voit régulièrement certains de ses oncles, tantôt indépendantistes, tantôt socialistes ou communistes, partir en prison. Il assiste au déchirement de son pays et à la partition de 1947 qui aboutira à la création du Pakistan et du Bangladesh comme Etats indépendants.

En 1943, il voit défiler des hommes affamés, victimes d'une famine qui fera trois millions de morts. Bien plus tard, il travaillera sur cet événement traumatisant pour

conclure que les famines ne sont pas le résultat du manque de nourriture mais de démocratie. Car la liberté d'opinion et de la presse obligent les pouvoirs politiques à rendre des comptes et à agir. A 18 ans, il est atteint d'un cancer de la bouche, qui aurait pu être mortel. Un traitement de choc - à cause des radiations, il devra se faire refaire la mâchoire vingt ans plus tard et doit bientôt subir une nouvelle intervention - le sauve. Et lui rend le verbe encore plus cher. "Avec lui, vous pouvez parler des heures d'un sujet. Tant qu'il y a quelque chose à dire, il continue", relate M. Fitoussi. Extrêmement courtois, très gentleman, M. Sen manie l'art du dialogue et de la dialectique avec une grande appétence. Un verre de chardonnay pour l'accompagner et il est dans son élément. "Si je devais choisir entre la poésie et le vin, je ne sais pas ce que je ferais."

Sur les quatre enfants qu'il a eus de ses deux premiers mariages, aucun n'a suivi la tradition familiale. "Mon fils donne quand même des cours de musique", sourit-il, en regrettant de ne pas être encore grand-père. Avant d'ajouter, comme s'il se parlait à lui même : "Je me consacre trop à la vie alors que celle-ci doit se terminer." C'est le philosophe qui parle. Et s'attriste : "Je ne suis pas religieux, je ne comprends pas la philosophie indienne." En sanskrit, Amartya veut dire immortel.